

Alain Mabanckou est né au Congo-Brazzaville en 1966. Lauréat du prix des Cinq Continents de la Francophonie, du prix Ouest-France/Étonnants Voyageurs et du prix RFO du livre pour son roman *Verre Cassé* (Seuil, 2005), il s'est vu décerner le prix Renaudot pour son roman, *Mémoires de porc-épic* (Seuil, 2006). Il est également l'auteur de l'essai *Lettre à Jimmy*. Il enseigne aujourd'hui la littérature francophone à l'université de Californie-Los Angeles.



Alain Mabanckou

BLACK BAZAR

R O M A N

*Éditions du Seuil*  
25, bd Romain-Roland, Paris XIV<sup>e</sup>

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-1218-4  
(ISBN 978-2-02-097337-3, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*À Pauline Kengué, ma mère*



## Prologue

Quatre mois se sont écoulés depuis que ma compagne s'est enfuie avec notre fille et L'Hybride, un type qui joue du tam-tam dans un groupe que personne ne connaît en France, y compris à Monaco et en Corse. En fait je cherche maintenant à déménager d'ici. J'en ai assez du comportement de mon voisin monsieur Hippocrate qui ne me fait plus de cadeaux, qui m'épie lorsque je descends au sous-sol dans le local des poubelles et qui m'accuse de tous les maux de la terre. En plus, quand j'entre chez moi je ne supporte plus de deviner la silhouette de mon ex et celle de L'Hybride qui rôde quelque part. J'ai pourtant nettoyé le studio de fond en comble, j'ai même repeint les murs en jaune à la place du bleu ciel qu'il y avait avant. Il n'y a donc aucune trace qui devrait rappeler qu'une femme et un enfant vivaient avec moi dans cette pièce. Sauf peut-être la chaussure que ma compagne a oubliée sans doute dans sa précipitation. Ce jour-là elle devait se dire que je pouvais rentrer d'un instant à l'autre et la surprendre en train de rassembler ses affaires alors que moi je savourais ma Pelforth au Jip's. Si je suis tombé sur cette chaussure c'est un peu grâce aux

conseils d'un de mes potes du Jip's, Paul du grand Congo. Il m'avait confié entre deux verres de bière que lorsqu'une femme te quitte il faut à tout prix que tu déplaces ton lit pour tirer un trait sur ta vie passée et éviter les cauchemars dans lesquels des petits hommes te hantent et te veulent du mal. Il avait raison. J'ai eu en effet plein de cauchemars pendant les sept nuits qui ont suivi le départ de mon ex. Je sautais des Murailles de Chine et retombais dans le vide. J'avais des ailes, je m'envolais très haut, je parcourais plus de dix mille kilomètres en quelques secondes, puis je me posais sur un sommet dix fois plus haut que l'Himalaya et vingt-cinq fois plus haut que nos montagnes de la forêt du Mayombe. Je me retrouvais au milieu des Pygmées du Gabon qui m'encerclaient avec des sagaies empoisonnées. Je ne pouvais pas les semer, ils volaient plus vite que moi. Pendant mon enfance on nous disait qu'ils avaient des pouvoirs surnaturels parce qu'ils étaient les premiers hommes à qui Dieu avait confié les clés de la Terre depuis les temps de la Genèse. C'est à eux que le Seigneur s'était adressé le cinquième jour de la Création lorsqu'Il avait dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre... » En ce temps-là, comme ces petits hommes se demandaient encore ce qu'ils allaient manger ici-bas, eh bien Dieu qui lisait dans les pensées de toute créature avait rajouté, pour rassurer nos Pygmées du Gabon : « Voici, je vous donne, pour vous en nourrir, toute plante portant sa semence partout sur la terre, et tous les arbres fruitiers portant leur semence. » De nos jours l'homme détruit la flore et c'est peut-être pour ça que



les Pygmées du Gabon viennent nous épouvanter dans nos rêves.

Durant ces cauchemars je me retournais dans le lit, je transpirais comme si j'avais de la fièvre. Les Pygmées du Gabon s'apprêtaient à jeter ma fille dans une marmite remplie d'huile de palme bouillante.

Moi je criais :

– Ah non, ah non, les gars ! C'est ma fille ! C'est ma fille ! C'est la petite Henriette ! Elle est innocente ! Si vous voulez, prenez-moi à sa place ! Ne faites pas honte à l'humanité, vous êtes nos ancêtres ! Montrez au monde entier que le cannibalisme n'existe pas chez nous, que c'est une invention des explorateurs, surtout des Africains qui écrivent des livres !

Et le plus vieux d'entre eux s'avancait vers moi avec sa barbe grise, ses yeux rouges et ses dents jaunâtres :

– Mais qui t'a raconté que nous autres on est des cannibales, hein ? Nous on est végétariens à cent pour cent ! Nous allons seulement sacrifier ton enfant pour qu'il y ait de la pluie. On a besoin de tout son sang, après on te la rendra...

J'appelais alors mon ex au secours, et c'est là que je me réveillais en sursaut pour constater qu'il n'y avait en fait pas de Pygmées du Gabon, que j'étais seul, que j'avais dormi sans éteindre la lumière et la télévision.

Ce n'est que lorsque j'ai déplacé le lit que ces petits hommes ont enfin disparu...

\*

Je vais régulièrement au Jip's, le bar afro-cubain, près de la fontaine des Halles, dans le I<sup>er</sup> arrondissement, je peux même dire que j'y vais maintenant plus que d'habitude. Parfois je somnole jusqu'à ce que je sois réveillé par les bruits des chaises que l'agent de sécurité Lazio est en train de ranger en grommelant des jurons parce que quelqu'un s'est barré sans payer et qu'on s'en prend à lui alors qu'il est là pour distribuer des coups de poing aux voyous des banlieues et non pour savoir qui n'a pas réglé son addition. Willy le barman lui rappelle qu'il n'y a pas de différence entre un voyou qui casse tout et un client qui ne veut pas payer. Les deux doivent recevoir des coups de poing même s'il faut frapper un peu moins fort le mauvais payeur...

Avant d'entrer dans le bar je jette toujours un œil en face, là où se situait Le Vogue à l'âme, un magasin de sous-vêtements féminins. C'est pas pour rien que je regarde par là-bas : c'est là que travaillait mon ex. L'établissement a fermé définitivement, et personne ne sait pour quelles raisons. Du coup, le Chinois qui tient un restaurant un peu plus loin, à la rue de la Grande-Truanderie, il a fini par racheter les lieux pour installer un pressing...

Ces derniers temps lorsque je me pointe au Jip's Roger Le Franco-Ivoirien me saute dessus. Il a ouï-dire par Paul du grand Congo que pour noyer mon chagrin après le départ de mon ex et surmonter ma

colère contre L'Hybride j'écris un journal chez moi avec une machine à écrire que j'ai achetée dans un dépôt-vente de la porte de Vincennes.

Avant-hier par exemple quand il m'a vu arriver il ne m'a même pas laissé le temps de me rapprocher au comptoir jusqu'à l'endroit où se tient souvent Paul du grand Congo pour mieux regarder les filles qui passent dans la rue Saint-Denis.

Il m'a dit :

– Ça tombe bien, Fessologue, tu es là, je t'attendais ! Paul du grand Congo m'a appris que tu écris des trucs et que ça s'appelle *Black Bazar* ! C'est quoi cette arnaque que tu nous prépares ? Pourquoi écris-tu ? Tu crois que c'est tout le monde qui peut écrire des histoires, hein ? Est-ce que c'est pas par hasard une nouvelle astuce que tu as déniché pour te mettre au chômage, passer entre les mailles des filets du système, piquer les allocations, creuser au passage le trou de la sécu et mettre en panne l'ascenseur social de la Gaule ?

J'avais l'impression d'entendre monsieur Hippocrate me parler dans le local des poubelles de notre immeuble. Roger Le Franco-Ivoirien a compris que je n'avais pas apprécié ce ton et il a commandé deux Pelforth pour me prendre aux sentiments.

– Écoute, mon gars, sois réaliste ! Laisse tomber tes histoires de t'asseoir et d'écrire tous les jours, y a des gens plus calés pour ça, et ces gens-là on les voit à la télé, ils parlent bien, et quand ils parlent y a un sujet, y a un verbe et y a un complément. Ils sont nés pour ça, ils ont été élevés dans ça, alors que nous autres les nègres, c'est pas notre dada,

l'écriture. Nous c'est l'oralité des ancêtres, nous c'est les contes de la brousse et de la forêt, les aventures de Leuk-le-Lièvre qu'on raconte aux enfants autour d'un feu qui crépite au rythme du tam-tam. Notre problème c'est qu'on n'a pas inventé l'imprimerie et le Bic, et on sera toujours les derniers assis au fond de la classe à s'imaginer qu'on pourrait écrire l'histoire du continent noir avec nos sagaies. Est-ce que tu me comprends ? En plus on a un accent bizarre, ça se lit aussi dans ce que nous écrivons, or les gens n'aiment pas ça. D'ailleurs il faut avoir un vécu pour écrire. Et toi, qu'est-ce que tu as comme vécu, hein ? Rien ! Zéro ! Moi par contre j'aurais des choses et des choses à raconter parce que je suis un métis, je suis plus clair que toi, c'est un avantage important. Si je n'ai pas encore écrit une seule ligne à ce jour c'est que le temps me manque. Je me rattraperai quand je serai à la retraite dans une belle maison en pleine campagne, et le monde entier saura ce qu'est un chef-d'œuvre !

Il a avalé d'un seul coup son verre de Pelforth puis, après un moment de silence, il m'a demandé :

– Puisque tu prétends que tu écris, est-ce qu'il y a au moins un mouton blanc dans tes histoires à toi ?

J'ai dit que je n'aimais pas les moutons et que je n'en avais jamais vu de cette couleur.

– Tu veux me dire qu'il n'y a pas de moutons dans ton quartier, au Congo là-bas ?

– Si, y en a chez les commerçants du quartier Trois-Cents, mais leurs moutons ne sont même pas blancs, ils sont tout noirs, parfois avec des taches,

et c'est pas avec des moutons comme ça qu'on peut raconter des histoires crédibles. En plus les commerçants les dépècent et les vendent en brochettes le soir dans les rues.

– Bon, d'accord, mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi une mer et un vieil homme qui va à la pêche avec un petit garçon ?

J'ai dit non parce que la mer me fait peur surtout que, comme beaucoup d'autres gens au pays, j'avais vu *Les Dents de la mer* et étais sorti du cinéma Rex avant la fin de ce film.

Il a fait signe à Willy de nous déposer deux autres Pelforth.

– Bon, d'accord, a-t-il repris, mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi un vieux qui lit des romans d'amour en pleine brousse ?

– Ah non, comment d'ailleurs peut-on faire parvenir des romans d'amour au cœur de la brousse ? C'est une mission impossible chez nous, notre arrière-pays est très enclavé. On n'a qu'une seule route qui va là-bas, et elle date de l'époque coloniale.

– Vous êtes indépendants depuis bientôt un demi-siècle et tu me dis qu'il n'y a qu'une seule route ? Qu'est-ce que vous avez foutu pendant tout ce temps ? Faut arrêter de toujours montrer du doigt les colons ! Les Blancs sont partis, ils vous ont tout laissé, y compris des maisons coloniales, de l'électricité, un chemin de fer, de l'eau potable, un fleuve, un océan Atlantique, un port maritime, de la Nivaquine, du merchurochrome et un centre-ville !

– Je n’y suis pour rien, moi, c’est la faute de nos gouvernants. S’ils avaient au moins rénové la route que les colons nous ont laissée, eh bien aujourd’hui ton vieux pourrait recevoir des romans d’amour. Et cette route coloniale, tu sais, c’est une honte...

– Qu’est-ce qu’il y a, hein ? Pourquoi c’est une honte ? Tu es contre les colons ou quoi ? Moi je dis que les pauvres colons il faut leur rendre hommage ! Y en a marre qu’on les accuse à tort et à travers alors qu’ils ont fait consciencieusement leur boulot pour nous délivrer des ténèbres et nous apporter la civilisation ! Est-ce qu’ils étaient obligés de faire tout ça, hein ? Tu te rends pas compte qu’ils ont bossé comme des dingues ? Y avait les moustiques, les diables, les sorciers, les cannibales, les mambas verts, la maladie du sommeil, la fièvre jaune, la fièvre bleue, la fièvre orange, la fièvre arc-en-ciel et que sais-je encore. Y avait tous ces maux sur nos terres d’ébène, notre Afrique fantôme au point que même Tintin était contraint de faire le déplacement en personne pour notre bien ! Donc c’est pas moi qui vais avoir une rancœur contre les colons ! Tu es bien d’accord que Tintin a été chez toi au Congo ? Et ce Tintin est-ce qu’il s’est posé mille et une questions ? Est-ce qu’il n’est pas venu avec ses amis, un capitaine barbu qui insulte tout le monde et un petit chien blanc plus intelligent que toi et moi réunis, hein ? S’il est passé par là, tu peux toi aussi, dans tes histoires que tu écris, envoyer les romans d’amour à ce vieux par cette route coloniale !

– Oui, mais elle est trop dangereuse, cette route, surtout en temps de pluies.

– Où est le problème ?

– Il pleut sans cesse chez nous, et quand il pleut c'est mille fois plus que le Déluge...

Après un silence et deux gorgées de bière, irrité que j'aie toujours réponse à tout, Roger Le Franco-Ivoirien a tapé du poing sur la table :

– Je ne fais que t'aider, c'est tout ! Est-ce que tu comprends qu'écrire c'est pas blaguer, hein ? C'est ceux qui écrivent les histoires qui doivent inventer les situations, pas moi. Fais donc fonctionner ton imagination, aide ce vieux qui s'emmerde en brousse pour qu'il ait des romans d'amour !

Comme je ne répondais plus, il a capitulé :

– Bon d'accord, je sais, je m'énerve pour rien, excuse-moi, je te demande peut-être l'impossible. Je mesure en fait la difficulté de la tâche. Mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi une jeune Japonaise mythomane qui confie à son psychanalyste qu'elle n'entend plus de musique, je veux dire par là qu'elle n'éprouve plus de jouissance ?

C'était à mon tour de m'énerver :

– Ah non, ah non, je ne vais pas aller jusqu'au Japon pour une histoire d'une mythomane qui ne jouit plus !

– Tu es contre les Japonais ou quoi ?

– Pas du tout, mais pourquoi pas, pendant que nous y sommes, aller aussi en Haïti et parler du vaudou, hein ? Ça va pas la tête, non ? Est-ce que tu ne serais pas un petit obsédé sexuel, toi ? Tu as déjà fait jouir une femme, toi ?

– Chuuuuut ! Tu n’as pas besoin de crier et de m’insulter, tout le monde t’entend dans le bar, et c’est pas bien. Un écrivain doit être discret, il doit observer son environnement pour mieux le décrire avec minutie... Mais est-ce qu’il y a au moins dans tes histoires à toi un ivrogne qui va dans le pays des morts pour retrouver son tireur de vin de palme décédé accidentellement au pied d’un palmier ?

J’ai dit non parce que je n’ai jamais mis les pieds dans le pays des morts, je ne tiens pas à y aller pour rien au monde surtout que c’est encore plus loin que le Japon et Haïti.

– Oui, mais ce n’est qu’une histoire que tu dois raconter, il faut t’imaginer que tu y vas. C’est pas sorcier, non ?

– Je n’irai pas là-bas. Y a des lieux qui attirent la malédiction, c’est pas mon truc à moi les histoires de ceux qui vont dans le pays des morts.

– Bon, d’accord, d’accord, mais est-ce qu’il y a au moins dans tes histoires à toi un grand amour au temps du choléra entre un pauvre télégraphiste et une jeune écolière qui finira plutôt par épouser un médecin plus tard ?

– C’est quoi un télégraphiste ? ai-je demandé d’un ton faussement naïf.

– On n’est vraiment pas sortis de l’auberge ! Je vois qu’il te faut travailler ton vocabulaire... Est-ce qu’il y a au moins dans tes histoires à toi un drame de jalousie avec un peintre qui tue une femme qu’il a rencontrée lors d’une exposition, une femme qui admirait pourtant une de ses toiles ?

– Ne me parle pas de peinture !



– Ah bon ? Tu n’aimes pas la peinture et tu te dis écrivain ?

– La peinture d’aujourd’hui m’énerve. Au pays j’ai vu la reproduction d’une toile au Centre culturel français, ça s’appelait *Les Demoiselles d’Avignon*, et c’était laid comme la gueule d’un bouledogue.

– En fait tu ne comprends rien à la peinture, et ça c’est un grand handicap... Mais est-ce qu’il y a dans tes histoires à toi un personnage avec un tambour, un personnage qui, dès l’âge de trois ans ne voudra pas grandir, un personnage qui sera plus tard pensionnaire d’une maison de santé et racontera sa vie à son gardien à travers un judas, hein ? En plus, si je dis ça c’est toujours pour t’aider un peu parce que tu ne sais pas où tu mets les pieds et qui sont les gens qui t’ont précédé dans ça. Ce serait bien aussi que ce gardien de la maison de santé ait une âme d’artiste, qu’il fabrique par exemple des ficelles nouées qu’il montrerait à son pensionnaire, tu vois ce que je veux dire, hein ?

Je lui ai signifié que j’ai un personnage qui bat du tam-tam, je le surnomme L’Hybride. C’est ce type-là qui est parti au pays avec ma compagne et ma fille.

J’ai beuglé :

– Si tu me parles encore de tambour ou de tam-tam je sors de ce bar ! J’en ai assez ! Je m’en vais !

Et je suis sorti du Jip’s comme une fusée car il devenait de plus en plus ivre. Je lui ai dit que je ne lui parlerais plus de mes projets et qu’il devait oublier ce que Paul du grand Congo lui avait raconté.

J'ai lancé :

– Tu ne comprends rien à rien ! J'écris comme je vis, je passe du coq à l'âne et de l'âne au coq, c'est ça aussi vivre si tu ne le sais pas. C'est pas parce que tu m'as acheté quelques Pelforth que tu vas me chier dessus avec tes moutons blancs et tes vieux qui vont à la mer ou qui lisent des romans d'amour. Moi j'ai un vrai pote qui m'écoute, c'est Louis-Philippe, et il est haïtien. Lui alors c'est un écrivain, pas un brailleur de ton espèce qui attend la retraite pour pondre son chef-d'œuvre que le monde entier lira. Tu n'as qu'à aller te faire voir ailleurs !

Je l'ai entendu répliquer d'une voix métallique au moment où Paul du grand Congo entrait :

– Tout a déjà été écrit ici-bas, Fessologue ! Tout ! Et moi j'ai lu tous les grands livres du monde ! C'est pas toi qui viendras changer les choses. Et surtout que je ne retrouve pas mon nom dans ton journal d'un cocu ! D'ailleurs où se trouvent ta femme et ta fille actuellement, hein ? Tu es incapable de dire ça dans tes écrits parce que tu as honte que les gens le sachent ! Tu crois écrire, or tu vomis en fait ta colère contre ton ex et le troubadour qui te l'a piquée ! Bien fait pour toi !

# I







RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRIMERIE BUSSIÈRE À SAINT-AMAND (CHER)  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2010. N° 101164 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication